

VICTOR LOPES

REQUIESTCAT IN PACE

« Un sonnet vaut mieux qu'un long poème » écrivit un jour Musset, reprenant la phrase de Boileau : « un sonnet sans défauts vaut seul un long poème ». Cependant, Musset avait le sens de la formule, aussi y ajouta-t-il : « et un verre de vin vaut mieux qu'un sonnet ». Du contenu, du contenant, du fond ou de la forme, le débat est infini. Et le sonnet enivre tout autant qu'un verre de vin.

En ces temps où la mode ne dure que ce que durent les roses, il nous faut réhabiliter le sonnet !

L'heure de la renaissance a sonné et la poésie se doit d'entrer en régénération. Cantonnée dans la chansonnette où les auteurs, à la demande du public il est vrai, l'ont enfermée – à l'instar des philosophes qui, parce qu'elle leur était imperméable, disaient avec Alain qu'ils préféraient l'écouter plutôt que la lire -, elle doit sortir de son carcan hermétique par le chemin du classique tout au long duquel l'actuelle modernité a élevé de hautes palissades d'incompréhension.

Le sonnet n'a jamais cessé d'être moderne. Enfermé dans ses quatorze vers, il porte en lui plus de chagrins et de joies, d'affres et de bonheurs, qu'aucune autre forme d'écriture ; ni aucune autre poésie ne semble pouvoir rendre le drame quotidien de la vie et de la mort aussi simultanément vécu, lu, ressenti, toutes générations confondues.

Poésie du stationnaire, disait Valéry, le sonnet est par essence immortel. Natif du genre humain, le sonnet à l'instant même où il est achevé, quitte la terre des hommes pour devenir une étoile qu'aucun soleil jamais ne pourra éclairer. Et toutes les nuits il brillera dans le ciel, avec un éclat et à une distance stationnaires. Sa rigueur intrinsèque est celle de la vie.

Au lecteur qui le désire de le rejoindre dans l'infini.

RENCONTRE

Je vous ai rencontrée, ma douce bien aimée,
Un soir de pleine lune et vos rondeurs charmantes
Exhalaient les odeurs de ces femmes-amantes
Auxquelles je ne sais ni ne peux résister...

J'ai distingué d'abord la féminine grâce,
L'élégance et l'aisance de vos faits et gestes ;
Ces poses, ce regard... que n'avais-je la peste !
Et que n'avez-vous fuis de mon sillon la trace ?

Vint Puccini et sa Missa de Gloria
Transportèrent nos âmes, réunirent nos corps.

In Excelsis Deo, combien de Gloria ?

Combien d'hymnes à la vie, de baisers perdus
Au bout de ce chemin, et de tant de transports ?
Le soir si je m'endors, mes rêves vous sont dus.

LA VIE N'A PAS D'EGARD

Nous avons fait l'amour mais n'avons rien construit,

Je sais qu'il est bien tard, le constat est amer.

Je ne regrette rien, ma vie est un désert ;

La vie n'a pas d'égard pour qui, comme moi, fuit.

Elle me pardonnera, j'ai déjà bien payé ;

Dieu lui a donné son pouvoir de rémission.

Christ ! Aide-moi à faire acte de contrition,

Mon âme reste noire portant je l'ai aimée !...

Je l'ai aimée debout, je l'ai aimée couchée ;

Son corps danse en moi et vient brûler mes viscères

Aujourd'hui encore. Est-ce le prix à payer ?

Partir ! M'ennivrer ! Ne plus savoir qui je suis !

Et vomir des tonneaux sur la terre tout entière ;

La vie n'a pas d'égard pour ceux que l'amour fuit.

ABSENCES

Elle m'étreignait dès mon retour, attentive
Aux odeurs oubliées sur mon corps, mes cheveux ;
Ni colère ni reproches, mais au fond de ses yeux
Brillaient l'âpre amertume et l'angoisse plaintives.

Le tourment la rongait, comme un cancer sinistre.
Elle avait mal au cœur, jusqu'aux confins de l'âme :
Il eut fallu l'aimer en la prenant pour femme ...
Dieu ! Nous présenter à vous et vos ministres !

De mes absences garde-t-elle l'indélébile
Mémoire que personne jamais n'effacera :
Celle d'un homme à femmes et aux amours faciles ?

Je suis le rescapé d'une période trouble,
Pour un temps, seulement, car comme elle le verra
J'arrive sur ma fin, et ne vaut plus d'un rouble !

TOURMENTS

De la haine et de l'amour l'éternel débat
En elle se doublait d'un grand mépris de soi
Que j'ai dû affronter en un combat de rois
J'ai envahi son trône et l'ai jeté à bas.

Les nerfs à fleur de peau je la voyais, livide,
Se battre avec les affres et pour le châtiment.
De me garder pour elle, elle avait fait serment,
Mais comment le néant plonge-t-il dans le vide ?

Je ne sais plus très bien si son cœur bas encore
- Ses tourments exhaustifs j'en ai perdu la trame -,
S'il a jamais battu, sinon pour le décor

D'une scène démoniaque, deux personnages
Dans l'enfer d'un huis clos jouant le psychodrame
D'une bouteille à la mer, vide, et sans message.

BROUILLE ET SENTIMENTS

C'est un bien indivis que les amants entre eux

Aiment à échanger et parfaire davantage ;

Il renforce dit-on les liens du mariage

- Simple brouille sera, sans lendemain véreux.

Si le temps à l'orage passe parfois sans foudre,

Souvent la vague monte et roule et se déverse ;

Des éclats dans les yeux que la haine traverse.

De la paille de l'amour on ne voit que la poutre...

Des brouilles nous en eûmes, ô combien malhonnêtes !

Pour lesquelles plongions dans le grand bassin noir

Où faisons des deux mains grossir les vaguelettes...

Grande est ma vilenie, toujours courbant le dos

Et ne pouvant qu'offrir à son grand désespoir

La lâcheté hideuse du silence des mots.

SABBAT MATER

Il est une musique qui, plus que tout autre,
Elève désespérée mon âme de cette terre,
Où Poulenc le sublime dans son Sabbat Mater
A réuni au ciel le Christ et ses apôtres.

Seigneur n'ait plus pitié de moi, pauvre pécheur :
Elle transporte son être aux confins de l'effroi ;
C'est une âme déchue, toute transie de froid,
Qui l'écoute et renaît par l'Enfer dans l'horreur.

Mon amour délaissé n'a donné à connaître
L'épouvantable ardeur de ce sabbat des morts
Sur lequel j'ai planté l'étendard du paraître.

Il est annihilé l'élan de ma jeunesse ;
Eteinte la musique qui réunit nos corps.
Ainsi de la mémoire, des mots que je te laisse.

AQUARELA DO BRASIL

C'était hier et déjà ma mémoire sombre
- Tel un négatif développé à la hâte –
Dans un gris flou ; remodelage en carton-pâte
D'un soleil d'artifice dont je n'étais que l'ombre.

Le Bobo dans l'assiette, un vin vert portugais,
Le portrait d'une Noire de Bahia, tout en blanc,
Un Christ sur sa croix, à Rio, cheveux au vent :
Je la regardais rire mais je n'étais pas gai.

Elle parlait de bonheur, ses boucles ruisselaient ;
Le Brésil à ses pieds n'avait d'yeux que pour elle
(Deux vieillards en haillons dans un coin se soûlaient).

O comme j'eusse aimé satisfaire à l'envi
Ses désirs excessifs, ses folles bagatelles,
Et ne plus geindre enfin sur le sort et la vie !

EROS UTERIN - 1

Je rêvais certains soirs de lui saisir la croupe
Comme on se saisit d'un lourd miroir, à deux mains,
Et de la renverser pour jusqu'au lendemain
Lui causer les ravages d'une impériale troupe.

Mes bestiales ardeurs longtemps restèrent liées
A ses poses obscènes, à ses courbes lubriques ;
Elle offrait à mes sens des visions fantastiques
En se tortillant nue, bras et jambes écartés.

De nos nuits de luxure que reste-t-il enfin ?
En ce siècle perdu par l'image et les formes
L'amour a des pulsions d'un éros utérin.

Des seins, des cuisses, des fesses, sinon des sexes ouverts,
La Femme est désormais sur du papier aux normes.
Ne gémis point mon âme. Il faut t'en satisfaire !

EROS UTERIN - 2

L'homme souvent agit en animal en rut

Quant les femmes dévoilent leur pubis et leurs seins,

Le sang monte au cerveau et ils n'y peuvent rien ;

Leur beauté les enivre comme s'ils avaient bu.

Puis-je lancer la pierre, ne suis-je de leur race ?

Ces femmes communes m'emportent tout comme eux !

Mais j'ai un autre amour – que les mains de ces gueux

Jamais n'effleureront, pas même leurs yeux rapaces !

Ma belle a la rigueur et l'allure des dames,

De grands yeux verts hyalins noyés de cheveux blonds,

Un sourire timide qui m'envoûte et me charme.

La chaleur de son corps elle celle de ma vie.

J'aimais entrer en elle et m'y tapir en rond

Pour remonter au temps où j'étais hors-la-vie.

RESIPISCENCE

Quand se serrent les tripes dans mon ventre malade

Et qu'un âcre vomi se répand sur les draps ;

Quand l'angoisse terrible, à me tordre les bras,

Ravage mon cerveau autant qu'une tornade ;

Quand ma main engourdie, prise de tremblements,

Dessine dans l'espace un corps abandonné

Tout en sachant qu'il gît – peut-on l'imaginer ?

Au milieu des corbeaux, à pourrir en plein champs ;

Quand cognent des tambours infernaux dans ma tête

Et que la folie porte, comme pour oublier,

A me multiplier tous les nombres par sept ;

N'est-il pas temps enfin de reprendre conscience ?

« Non, crie-t-elle encore, l'heure du pardon est passée !

Tes remords incertains je n'en ai patience ».

LA MONDIALISATION

Nous vivons une époque de désorientation

Où les incertitudes de notre économie

Greffent un nouvel ordre à Yalta démoli ;

Nous ne voyons plus clair dans nos institutions.

Que ferons-nous de nous, mon amour, ma mémoire,

Etant des instruments hors de leurs productions ?

Notre course au bien-être est hors compétition,

Ils globalisent tout, l'Occident broie du noir.

L'Ordre Nouveau a peur des armées de misère

Envoyées par le sud sur la croissance mondiale

Menacer la stabilisation monétaire.

Il nous faudra détruire le Dollar et l'Ecu,

Et reconstruire Sodome pour créer le scandale

De l'adultère abstrait de nos amours déçus.

LILLE

Lille, tes clochers sont tombés, tes marécages
Puent, comme puent tes trottoirs jonchés d'immondices.
Derrière combien de portes se cache encore le vice,
Et combien d'immigrés tenus en esclavage ?

Les siècles sont passés sur ton pays de Flandre ;
Les portes de Roubaix, de Gand et de Paris
Ouvertes à tous vents, comme tes brasseries,
Respirent maintenant les terrils et les cendres.

Pourquoi donc mon esprit ne peux-tu détacher
- Entre l'Hospice Comtesse et les jardins Vauban –
De la vision de Lille celle de ta bien aimée ?

Le vent du Nord porte de terribles messages
Et telle une estafette tuée à bout portant
Je garde les yeux ouverts fixés sur ton image.

VOYAGES

Pouvoir revoir Londres, la Tamise avec toi !

Musica Sacra dans ma tête vagabonde ;

Le voyage fut court mais ces trois jours abondent

En réminiscences qui cèdent au désarrois.

Les mots n'ont le pouvoir des joyeux souvenirs.

J'ai gardé cette image d'un hôtel d'Amsterdam :

Une prostituée nue jouait les grandes dames,

Tu étais dans mes bras et ne faisait que rire...

Lisbonne, ce fut sans moi. Deux semaines au mois d'août.

Le mois de ma naissance, celui de l'abandon,

Dans lequel je fus pris de remords et de doutes.

Mais Lisbonne a repris ses atours merveilleux

Qui donnent à mes errances une autre dimension :

J'y chercherai tes pas qui allaient deux par deux.

LES POETES AUJOURD'HUI

Ils vivent les poètes en ce siècle fini !

Ils fondent un foyer, travaillent à l'école

Et ne supportent pas lire qu'Ophélie est folle ;

Ils aiment la famille et dorment dans leur lit.

Naguère les poètes avaient plus de panache !

On ne les aimait pas, ils nous le rendaient bien

Et croquaient en deux vers le bon Dieu, le Destin,

Nos peurs, nos travers ou nos jeux de cache-cache.

Trop peu d'horreurs vécues, pas de morts rependus

Dans les tranchées, ah ! le bon temps de nos grands-pères !

Comme leur fait défaut le frisson du vécu !

Les poètes n'ont plus l'oraison si funèbre ;

Ils écrivent leur vie dans des brèves austères...

Moi, je lis leurs journaux pour devenir célèbre !...

SIMPLES SOUPIRS

Lorsque tu ris le ciel en cascades de pluie
inonde ton visage d'un halo de lumière
Et transforme et transporte pour un instant la terre
En un ailleurs divin couleur de paradis.

Lorsque tu marches, l'étrange roulis de tes hanches
donne un air saccadé et piteux à mes vers.
Lent balancier du temps, des vagues de la mer,
Ton corps a des façons que ma tendresse épanche.

Lorsque tu pleurs, jamais de longs torrents de larmes,
Mais tu lances vers Dieu de sourds gémissements
Qui montent dans mon âme, m'ébranlent et me désarment.

Tu ne marches plus devant moi, et de tes rires
Je n'appréhende plus les noirs ravissements.
Quant aux pleurs, le temps les convertit en soupirs.

RAISON SE FAIRE

Il ya dans la vie des rencontres fortuites,
Des personnes qui passent et des histoires sans suite,
Des gens de toutes sortes, quelques filles de joie,
Des enfants délaissés et des hommes sans foi.

La vie a des tourments bien trop pleins d'infini
Et le cours des rivières un instant dans leur lit
S'est arrêté – la mémoire alors décuplée
S'en vient prendre les traits d'un passéisme athée.

Le sommeil a raison, il apporte l'oubli.
Les portes de la mort nous offrent l'infini
Et l'homme a accepté son visage légendaire.

C'est ainsi que j'ai vu et que j'ai cru comprendre
Qu'à trop vivre d'amour on ne peut entreprendre
Le destin sans effroi, et une vie sur terre.

QUIETUDE

Au bord de cet étang où tu n'iras jamais

Le silence seul répond à mon attente.

Le soleil s'est enfui, je me repose en paix,

Tranquillité, quiétude surprenantes.

Sur une chaise longue, un livre dans les mains,

Pris de torpeur je m'endors doucement.

J'ai quitté l'âge où l'on se rit du lendemain

Et je regrette mes quinze ans, maintenant.

Je ne t'aurais aimée alors, tant la folie

Était ancrée en moi, arrimée à ma vie

Comme un bateau rouillé coulé au port.

Les années ont passées, voici venir la pluie

Chaude et délicate. Je te vois qui me souris.

D'où me vient la force de t'aimer si fort ?

ADIEU

Te reverrai-je un jour, une nuit ou une heure,
Nous reparlerons-nous, me tendras-tu la main ?
J'ai du dégoût dans l'âme car je sais le bonheur
Inexorablement repoussé à demain.

Me pardonneras-tu d'être ce que je suis,
Et sauras-tu m'aimer bien moins que de raison ?
Je renonce à combattre leur morale enfouie
Depuis des siècles dans la Sainte Inquisition...

Mon esprit transformé qui te hante la nuit
Laisse en vain dans tes draps des parfums de poison
Entre les plis desquels l'infortune est tapie.

Mais dans mon univers tu es source d'eau pure,
Lumière bienfaitrice, calme et rédemption.
N'oublie pas ! Le reste n'est que littérature...